

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES - SORBONNE
SIXIÈME SECTION : SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

L' HOMME

Revue française d'anthropologie

Volume VIII

MCMLXVIII

Cahier 1

Tirage à part

MOUTON & CO

UNE ÉPOPÉE PEULE :

« SILAMAKA »*

traduit par

AMADOU HAMPATÉ BA *et* LILYAN KESTELOOT

INTRODUCTION

Cet extrait de l'épopée orale des Peuls du Macina (Mali) fut recueilli par Amadou Hampaté Ba, il y a plus de dix ans ; déjà Gilbert Vieillard en avait résumé les principaux épisodes¹.

Cette épopée est connue dans d'autres aires de la diaspora peule ; Alfa Ibrahim Sow en a enregistré plusieurs versions au Niger en septembre 1967. Nous en avons nous-mêmes récolté une version en bambara cet été à Ségou. Je dis « version », car en matière de littérature orale il est actuellement impossible de retrouver la version originale ou première version, comme c'est le cas pour les différents manuscrits des littératures médiévales européennes.

On trouve ici autant de présentations du récit que de griots et de traditionalistes. Fait bien connu des spécialistes des traditions orales africaines : le griot compose toujours sur un schème fixe et, selon son humeur et son public, développe tel ou tel épisode ; si dans une même journée on fait répéter à un conteur la même histoire, on entendra chaque fois de nouvelles variantes. Le griot, en effet, répugne à conter cette histoire deux fois de suite dans des termes identiques. Il est avant tout un homme de lettres ; la variété de son langage est sa coquetterie en même temps que la preuve de son talent et de sa virtuosité.

* Nous possédons la transcription peule de ce texte du griot MAABAL SAMBURU, ainsi qu'une première traduction littérale ; dans la traduction que nous donnons ci-dessous, nous avons serré le texte de très près, respectant son rythme et ses images, tout en essayant de faire « passer » en français le grand souffle épique qui anime la version peule.

1. Mohamadou Eldridge a retranscrit ces textes du fonds Vieillard, qui portent sur les cycles épiques du Macina, du Kounari, du Djilgôdji et du Torodi.

Il serait donc contre l'usage que l'ethnographe essaie de contraindre l'artiste dans l'exercice de son art ; il lui faut admettre une fois pour toutes que la liberté est la première loi du poète traditionnel africain.

Dans notre récit Maabal Samburu est passé très rapidement sur les origines, la naissance et l'enfance de Silamaka¹. Il a développé quatre épisodes, de façon inégale d'ailleurs. Les trois premiers (l'histoire du taon, le courage de Silamaka adolescent, la lutte avec Hambodédio) ne servent qu'à présenter le quatrième.

L'épopée proprement dite, en effet, ne prend son ampleur qu'au moment de l'affrontement du petit chef peul et de son suzerain bambara, Da Monzon de Ségou. Cet épisode est aussi raconté par les griots bambara et entre dans l'interminable cycle épique du royaume de Ségou, dont nous avons déjà publié deux extraits².

Nous nous trouvons ainsi en présence d'une histoire qui appartient à deux épopées différentes, en deux langues différentes. Rien de très extraordinaire à cela si l'on se souvient que ce genre littéraire part toujours d'un fait historique réel. Or l'Ardo Silamaka a effectivement vécu sous le règne de Da Monzon, et sa rébellion contre Ségou ne s'arrêta qu'avec sa mort ; il est exact aussi que l'Ardo Hambodédio avait épousé Téné Monzon, fille de Da, et que c'était lui, en effet, le mieux placé pour intercéder auprès de Ségou en faveur du Macina menacé de représailles.

Tentons de préciser le cadre historique et sociologique dans lequel ont vécu ces personnages. Au début du XIX^e siècle, le royaume de Ségou, fondé cent ans plus tôt par Biton Coulibaly, avait peu à peu étendu sa puissance sur les chefferies voisines ; avec l'avènement de la dynastie des Diarra, les guerres de conquête reculèrent les limites du royaume jusqu'à les faire coïncider à peu près avec celles de l'ancien empire de Mali : Nara et Walata vers le nord, Waygouya à l'est, Tenguerela au sud, et Kankan à l'ouest³.

Ce royaume bambara avait soumis, entre autres, les chefferies de Peuls qui vivaient encore comme des semi-nomades : le Macina, le Kounari, le Djelgôdji, le Djennéri étaient donc tributaires de Ségou, mais à des degrés divers. Par exemple, Ségou ménageait Djenné ville déjà fortifiée ; le Kounari réunissait trois cent trente-trois villages sous l'autorité d'un même ardo, et le mariage

1. Le résumé de Vieillard dû à un autre griot relatait l'épisode du taon, celui du serpent, celui de la rébellion et de la guerre contre Da Monzon, la mort de Silamaka par la flèche empoisonnée, la plainte de Poulorou.

2. « Monzon et le roi de Koré », *Présence africaine*, 1966, 58 ; et « Da Monzon et Karta Tiéma », *Abbia*, Yaoundé, 1967, 14-15.

3. Selon la théorie de Djibril Tamsir Niane, tout grand empire du Soudan était pratiquement obligé d'étendre ses frontières jusqu'à y inclure les mines de sel de la région de Tombouctou et les régions aurifères du Bouré et du Boundou, d'où il tirait ses principales ressources, limites précisées par Gaoussou Diarra, aîné des descendants vivants des rois de Ségou et détenteur des traditions de la famille.

d'Hambodédio avec la fille du roi de Ségou renforça son pouvoir, tandis que le Macina restait vassal de Ségou sans compensation. Cependant ces Peuls pasteurs sont gens difficiles à dominer ; le régime de la transhumance les rend moins aisément contrôlables que les agriculteurs. Les ardo, dont Silamaka n'est qu'un exemple typique, se pliaient de mauvaise grâce à « la force de Ségou » et cherchaient toutes les occasions pour tenter de s'en affranchir.

De plus, la disparité des religions accroissait leurs velléités d'indépendance. Les Peuls de ces régions n'étaient pas encore islamisés et refusaient tout net de « cesser de boire l'hydromel ». Leur animisme invétéré ne commencera à céder à l'islam qu'à partir de 1818, lors de leur unification par Cheikou Amadou, « modeste marabout paissant ses troupeaux dans les plaines »¹, qui battit l'armée de Ségou à Noukouma et fonda l'empire peul et théocratique du Macina.

Les Bambara étaient eux aussi animistes, Ségou ayant rejeté l'islam qu'avait essayé d'imposer un pieux descendant de Biton Coulibaly qui fut assassiné par les *tondyon*, chefs de guerre du royaume, dans la mosquée que lui-même avait fait ériger. Le pouvoir passa alors, après quelques années de tribulations, aux mains de Ngolo Diarra, puis à son fils Monzon et à son petit-fils Da, dont il est ici question. Leur autorité fut solidement établie sur les fétiches de famille et stabilisée par le pacte du sang scellé avec l'armée du royaume. Monzon régna près de quarante ans et Da, vingt-sept².

Mais animisme peul et animisme bambara s'affrontèrent, et ne jouèrent jamais le rôle unificateur qu'assumera l'islam. Rois et armées vont se combattre à coups de fétiches autant qu'à coups de fusils et de lances. Il est important à plusieurs égards de préciser qu'en plein XIX^e siècle les sociétés de ce Soudan, dites islamisées depuis l'invasion des Almoravides (au XII^e siècle), étaient encore très profondément attachées à leurs religions africaines traditionnelles.

L'islamisation en profondeur des Bambara et des Peuls ne se fera qu'avec la conquête toucouleure d'El Hadj Omar en 1861³.

En ce qui concerne notre récit épique, comme Da Monzon et Silamaka ont vécu à la même époque et se sont heurtés avec éclat, il est normal que les traditions tant bambara que peules aient retenu l'événement et que les griots l'aient chanté dans leurs langues respectives.

1. Amadou HAMPATÉ BA et J. DAJET, *L'empire peul du Macina (1815-1853)*, Paris, Mouton, 1962 ; cf. pp. 103 sq.

2. Selon les dires de Gaoussou Diarra, actuel descendant légitime de la famille ; les griots, dans leurs récits, arrondissent ce chiffre à quarante, sans doute par goût de la symétrie avec le règne de Monzon.

3. Il y a cependant encore aujourd'hui, dans l'Ouest africain, des flots peuls qui restent animistes, comme les Peuls de Yé dans le cercle de Tougan, Haute-Volta. Pour les structures sociales de la société peule, cf. l'article d'HAMPATÉ BA, *Abbia*, 14-15 ; et HAMPATÉ BA et G. DIETERLEN, *Koumen : Texte initiatique des pasteurs peuls*, Paris, Mouton, 1967, introduction.

Ceci nous donne sur un même fait une variété de points de vue qui ne manque pas d'intérêt.

L'épopée bambara attribue toujours le beau rôle à son prince. Quels que soient les conflits où il se trouve engagé (et chaque épisode narre un conflit), Da Monzon est présenté comme le souverain légitime qui punit l'audacieux qui l'a défié : razzia, pillage, captivité, exécution publique ou discret assassinat, tous les moyens deviennent licites ; on ne discute pas la justice du lion. Le « Maître des Eaux et des Hommes »¹ est aussi celui de ses vassaux et il ne manque pas une occasion de le leur faire sentir : Karta Tièma, Bassi de Samaniana, Silamaka, Bakari Dian et le roi de Koré en connurent les rigueurs quand bien même la querelle était mauvaise et le prétexte mesquin.

Dans l'épopée peule² seront justifiés les Peuls même s'ils sont rebelles, même s'ils sont vaincus. Ici ce sera donc Silamaka le vrai héros, bien que vaincu par son suzerain. On lui attribue toutes les qualités et par-dessus tout cette bravoure surhumaine et ce sens aigu de l'honneur si appréciés des Peuls. Il manifeste ces qualités depuis sa tendre enfance, et les épisodes préliminaires à la lutte contre Da en sont autant d'illustrations ; et s'il se rebelle contre Ségou, c'est sans doute parce que l'humiliation de l'impôt lui pèse, mais aussi parce qu'une femme l'a défié de s'attaquer à plus fort que lui !

Or, c'est objectivement un suicide que de lutter contre « la force de Ségou » qui possède une armée régulière de cinquante mille cavaliers, alors que Silamaka ne dispose que de ses cinq cents compagnons d'âge. Mais Silamaka « a peur de la honte, point des coups de lance » ! Et malgré l'inégalité du combat, il le provoque et l'engage sans hésitation, avec le plus grand calme et même une pointe d'humour.

Il expose son peuple à la vengeance destructrice de Ségou, car cette guerre est perdue d'avance. Pourtant, pas un instant on ne sentira percer la moindre réserve dans l'admiration du griot qui conte l'aventure. La témérité du héros n'est pas ressentie comme un crime. Au contraire elle rejaillit en gloire sur le Macina tout entier.

Ainsi Silamaka aura perdu la guerre et la vie, il aura failli causer la captivité des siens ; mais on ne retiendra que son courage exemplaire ; et son audace à braver Ségou est encore un sujet de fierté pour les Macinanké. Da Monzon sera vainqueur, certes, mais on attribuera sa victoire à la magie et non à la vaillance de ses *tondyon*. La version peule s'achève en apothéose sur la vision du fidèle Poulorou, captif de case de Silamaka, poursuivant l'armée des Bambara dans l'espoir de venger son maître. Bref Da Monzon ne sera plus, malgré les faits, qu'un faire-valoir du chef peul.

1. *Djitigui ni mantigui*, titre du roi.

2. Et suivant le même réflexe psychologique.

L'épopée nous renseigne donc davantage sur les différentes manières de sentir et de penser d'un groupe que sur le sens réel des événements qui ont fait son histoire. Le griot ne se soucie pas d'objectivité. S'il en fait preuve parfois, c'est par hasard. Mais si, en gros, il respecte la vérité historique (comme c'est le cas ici), par contre il la teinte des couleurs de la famille, de la tribu ou de la cité qu'il sert. Maabal Samburu est un griot peul. L'épopée n'est pas l'histoire, mais la poésie de l'histoire, et Maabal Samburu était un vrai poète. Le plus grand qu'ait connu Hampaté Ba, selon son propre témoignage.

Nous ne ferons point ici œuvre de critique littéraire ; mais nous tenons à rappeler que l'objet principal de la poésie épique fut toujours d'enflammer l'enthousiasme des peuples pour les exploits d'un héros, modèle de bravoure et de loyauté. Ici, cet objectif se trouve pleinement atteint : la noblesse d'Hector et la susceptibilité d'Achille, la force d'Ajax et l'intrépidité de Roland, avec en plus cette suprême élégance qui ironise devant le danger, voilà Silamaka, Ardo du Macina, héros malien, héros africain.



SILAMAKA, ARDO DU MACINA*

L'Ardo¹ Hammadi avait un captif de case,
ce captif s'appelait Baba.

Un jour, à Kekei, après un bon déjeuner,
l'Ardo Hammadi s'assit sur son estrade,

Baba siégeait à ses côtés sur une natte ;

le chef lui dit : « Je voudrais une femme dans le Macina »,

il se mit donc à chercher une épouse

et trouva une jeune fille nommée Aïssa

dont la main lui fut bientôt accordée.

Alors Baba dit à Hammadi Ardo :

« Puisque tu as trouvé une fille noble

il me faut à mon tour chercher une captive. »

Baba en découvrit une, mais si belle

qu'elle n'était vraiment captive que de nom ;

elle s'appelait Tala.

* Traduit du griot MAABAL SAMBURU. — Ce travail a pu être mené à bien grâce à l'aide de l'UNESCO.

1. Ardo, « guide, chef », désignait d'abord le guide du troupeau (de : *ardere* : « guider »).

Hammadi et Baba se marièrent le même jour,
les deux femmes conçurent en même temps
et le même jour elles accouchèrent de deux garçons,
le fils du noble fut nommé Silamaka,
le fils du captif fut nommé Poulorou¹.

*

Da Monzon² était suzerain de l'Ardo Hammadi.
Il envoya un jour chercher le prix de l'hydromel³,
les percepteurs d'impôt étaient trois jeunes Bambara ;
ils se rendirent auprès de Hammadi
et lui dirent l'objet de leur visite.

L'Ardo entra dans la case où il gardait ses cauris ;
il vit la mère de son fils qui le faisait téter ;
il appela Aïssa, elle déposa l'enfant sur une natte
auprès des trois envoyés qui attendaient debout.
Le bébé avait alors exactement quarante jours.

Un taon soudain s'appliqua sur son front
et se mit à lui sucer le sang.

Les trois messagers de Da Monzon
regardaient ce bébé de quarante jours à peine
qui ne daignait même pas lever les yeux.

Silamaka n'a pas remué,

il n'a pas cillé de l'œil,

il n'a pas pleuré

jusqu'à ce que le taon gavé de sang tomba,
alors le sang coula sur le visage de Silamaka⁴.

Quand le père et la mère revinrent, ils remirent
aux envoyés une mesure d'or pour l'hydromel.

Hammadi dit à sa femme : « Vois ce méchant enfant,
un taon lui boit tout son sang

et il ne crie même pas pour nous avertir ! »

Et la mère de Silamaka écrasa l'insecte.

Les trois envoyés assistaient à cette scène.

Les trois envoyés rentrèrent à Ségou,

ils dirent à leur maître : « Nous avons peur,
l'enfant de Hammadi tel que nous l'avons vu

nous donnera sûrement du fil à retordre »,

et ils racontèrent l'histoire du taon.

Da Monzon convoqua ses quarante marabouts,

il leur ordonna de consulter les oracles :

« Qu'est-ce que l'avenir réserve au trône de Ségou ? »

Les voyants musulmans et animistes

1. Voilà pourquoi Silamaka et Poulorou seront inséparables.

2. Da Monzon, roi de Ségou, qui régna vingt-sept ans au début du XIX^e siècle.

3. L'impôt ainsi nommé était variable selon l'importance du village (de cinq mille à quarante mille cauris).

4. A ce courage surhumain Silamaka ajoutera plus tard l'invulnérabilité.

procédèrent à leurs pratiques magiques.

Ils ne purent ni les uns ni les autres déterminer les mesures à prendre pour assurer à Da Monzon la possession perpétuelle du Macina¹.

Après leur retraite ils dirent à Da Monzon :

« Un terrible enfant naîtra cette année, s'il ne l'est déjà.

Il naîtra sous une étoile beaucoup plus forte que l'étoile de la dynastie de Ségou.

Il est par rapport à vous ce que l'air est à l'eau, ce que le fer est à la pierre, ce que la mort est au souci².

Pour venir à bout de cet enfant qui sera doublé

d'un serviteur aussi brave et invulnérable,

Grand Monarque, il faut trouver un œuf pondu

par un coq noir sans nulle plume blanche.

Cet œuf sera couvé par un canard sauvage,

il en sortira un lézard au lieu d'un poussin.

Dans l'estomac du lézard il y aura trois cailloux rouges,

ce sont ces trois cailloux qui tirés à bout portant

sur la poitrine de l'enfant le tueront tout net.

Mais le tireur mourra en même temps que sa victime. »

Da Monzon s'exclama : « Autant dire que le calamiteux vivra bel et bien ! »

Le grand griot de la Couronne avança :

« Maître des Eaux³, les thèmes géomantiques

sont parfois bien nuageux

et les oreilles des voyants mal curées,

peut-être qu'un autre y verra plus clair.

Tant que le vent souffle, la température est variable. »

« Merci grand griot, répondit Da Monzon,

mais il importe de se tenir sur ses gardes

car ce petit rouget qui résiste à la piqure d'un taon,

alors que ce dernier fait ruer un taureau,

serait bien capable quand il aura grandi

de réduire en miettes ma royale estrade ! »

Da Monzon donna beaucoup d'or et de cauris

aux envoûteurs noueurs de cordes enchantées.

Mais aucun sortilège bambara ne vint à bout

de Silamaka ni de son captif Poulorou.

Alors Da comprit qu'à l'horizon du Macina

montait un noir nuage qui menaçait

le trône du Maître des Eaux de Ségou.

1. Pays des Peuls situé à l'est de Ségou jusqu'au lac Debbo.

2. L'air mange l'eau, le fer mange la pierre, la mort mange le souci — voir les onze forces de la nature — dans « Kaydara », récit initiatique peul (en cours de publication).

3. Maître des Eaux est le titre religieux du roi de Ségou.

*

Silamaka et son captif grandirent,
ils eurent bientôt l'âge de participer
aux rencontres galantes du *niallo*¹.
Dans la chefferie de l'Ardo Hammadi
il y avait une femme, la plus belle du pays.
Ce sont cent jeunes cavaliers peuls, chaque soir,
qui viennent auprès d'elle passer le *niallo* ;
ils la courtisent le soir, ils la courtisent la nuit,
Silamaka en fait partie, mais la jeune femme
a plus de penchant pour lui que pour les autres.
Chaque fois qu'il arrive avec Poulorou,
la fille peule fait sortir deux nattes
finement tressées et joliment décorées ;
elle en étale une par terre pour elle-même
et l'autre pour Silamaka et son captif.
Les deux amis s'y assoient à leur aise,
les autres sont serrés comme du bois de cuisine !

Un jour que Silamaka et la jeune femme
avaient eu une querelle d'amoureux,
ils se dirent des méchancetés, s'adressèrent des reproches.
La femme dit à Silamaka : « Tu nous agaces,
on raconte que tu es brave et tu te présentes comme tel,
mais tous ceux-là qui ainsi te flattent
sont bien obligés de parler de la sorte !
Parce que tu es fils du chef, ils mangent à ton écuelle
et ils sont habillés dans tes boubous !
Si vraiment tu es brave ce n'est pas sur moi
qu'il te faut exercer ta bravoure.
Va plutôt prouver ta valeur à Da Monzon
car c'est à lui que ton père paye une mesure
pleine d'or malléable, le prix de ta respiration,
et Da Monzon ne s'en sert que pour acheter de l'hydromel ! »²
Poulorou s'interposa entre eux et les réconcilia.

Le lendemain le chevalier et son captif revinrent au *niallo* ;
mais dès que la femme reconnut le pas de Silamaka
elle dissimula sous sa natte habituelle
une alène effilée et s'arrangea pour que la pointe
en soit dressée juste à la place de Silamaka ;
la natte en resta toute bombée.
Lorsque le Peul arriva, il vit bien la bosse,

1. *Niallo* : heures des rencontres entre jeunes gens et jeunes filles, égayés par des griots, tous les jours de 4 h au coucher du soleil ; *niallode* : « dépasser la mi-journée ».
2. L'injure est cinglante pour l'amour-propre peul toujours à fleur de peau. Elle justifie la scène suivante, ainsi que la révolte de Silamaka contre Da Monzon.

mais au lieu de l'éviter, il s'assit dessus,
là où il avait coutume de s'asseoir,
sans même daigner regarder pourquoi
la natte était ainsi déformée.

Il s'assit donc en plein sur l'alène

comme s'il s'agissait d'un bourrelet de laine ;

la pointe lui pénétra la fesse,

Silamaka ne cilla point, ne broncha point ;

il causait comme si de rien n'était

sans même arrêter de mâcher sa kola.

Le sang tacha son pantalon et son boubou

ainsi que la natte où il était assis ;

Poulorou le vit et s'écria : « Silamaka,

voilà du sang qui coule en dessous de toi ! »

Silamaka dit : « Continue donc à couler tes paroles. »¹

Et ils devisèrent jusqu'à l'heure habituelle.

Lorsque Poulorou voulut partir,

son maître voulut encore attendre le *lasara*².

Quand vint le *lasara*, Poulorou dit : « Partons. »

Silamaka lui dit : « Passe, toi, le premier »,

le captif se leva, Silamaka aussi,

l'alène et la natte le suivirent

fichées à sa fesse et dégoulinantes de sang ;

d'un seul geste, Silamaka les arracha.

Poulorou lui dit : « Attends que je te soigne. »

Silamaka répondit : « Je n'en ai pas besoin,

la selle de mon cheval pansera ma plaie

car dès demain j'irai trouver le maître

qui saura me rendre invulnérable. »

*

En effet le lendemain Silamaka

s'en alla trouver un géomancien.

Il lui demanda : « Où est le mage qui peut rendre

mon corps invulnérable et mon regard insoutenable ? »

Le regardeur le regarda : « Tu n'obtiendras cela

qu'en attrapant une certaine vipère,

le gros noir³ du bosquet de Galamani. »

Ce reptile était le roi des génies.

Le géomancien dit encore : « Il faut le prendre vivant

et tout vivant le couvrir de signes magiques,

et tout vivant le recouvrir de cuir

et en faire une ceinture pour ta taille ;

1. Jeu de mots pour dire : « continue donc à causer, comme s'il n'y avait rien ».

2. Le *lasara* : fin de l'après-midi.

3. Le gros noir : c'est ainsi qu'on désigne le serpent sacré de Galamani, île près de Sans-sanding.

si tu y parviens, nul, homme ou génie,
ne pourra désormais te regarder en face. »

Silamaka rentra chez lui.

Il fit battre les tambours de guerre,
tous les notables et les chefs de guerre
des États de son père se réunirent.

Parmi tous il choisit cent chevaux

mais montés par des braves ; il leur dit :

« Allez me chercher le serpent de Galamani. »

Ils acceptèrent cette mission périlleuse.

Lorsqu'ils furent à l'orée du bosquet sacré

la vipère déroula ses anneaux,

s'assit sur sa queue et cracha sa salive.

Les cavaliers voulurent pénétrer dans son antre,

ils virent qu'une mort affreuse les attendait.

Le serpent de Galamani mit en fuite les cent cavaliers.

Il rattrapa le dernier, le ligota et l'asphyxia.

Les quatre-vingt-dix-neuf autres revinrent auprès de Silamaka.

Ils lui dirent : « Nous avons trouvé

le bosquet de Galamani brûlant et rugueux. »

Silamaka dit : « Est-il plus brûlant que le feu ? »

Sa question demeura sans réponse.

Le lendemain il dépêcha cent autres cavaliers.

Le gros noir procéda exactement comme la veille.

A la troisième reprise Silamaka décida :

« Cette fois, c'est moi qui conduirai l'attaque. »

Il fit seller Soperekagne.

Soperekagne est un cheval tout blanc.

Silamaka piétina le forgeron,

il saisit le cordonnier,

il s'assit sur le bûcheron¹,

il éperonna sa monture,

il la fit cabrer,

sa queue fouetta le sable,

les cent chevaux s'ébranlèrent.

Voyez ces étalons, ces mâles vigoureux,

si jolis quand ils sont occupés à paître

mais qui à l'attaque se muent en assassins !

Ils se mirent en marche, grondant comme le tonnerre ;

ce qui était haut, ils l'aplanirent,

ce qui était court, ils l'enjambèrent,

ce qui était vert, ils l'arrachèrent,

ce qui était sec, ils le brisèrent ;

ils galopaient, *kerbekerbe*²,

1. Cf. *infra*, p. 21, n. 3.

2. Onomatopée.

les brins d'herbe se courbaient,
 c'était Silamaka qui se déplaçait.
 Les petites bêtes sauvages, devinant
 qu'un grand événement se préparait,
 affolées se réfugiaient auprès de leur mère.
 Un griot récita la devise de Samba¹ :
 « Samba, si un homme ose te dire que ton œil est blanc
 tu lui ouvres le crâne sans tarder.
 Invisible est le cartilage
 qui sépare les narines de l'hippopotame,
 invisible est Samba Guéladio
 lorsqu'il charge l'hippopotame !
 Samba Guéladio, c'est lui qui chevauche
 le cheval Ummu Lâtoma.
 C'est une jument qui écrase les bestioles,
 qui foule et enfouit les trous des termites. »

Quand Silamaka arriva devant le bosquet
 il vit le serpent dans sa position favorite,
 puisqu'il a déjà pris l'habitude
 de tuer un homme à chaque fois.
 Silamaka dit : « Arrêtons les chevaux. »
 Il descendit et passa l'animal
 à son fidèle captif Poulorou ;
 le serpent faisant face au groupe
 Silamaka contourna le bosquet ;
 il avança à petits pas discrets,
 il saisit soudain la bête par le cou,
 le reptile s'enroula autour de son bras
 et frappa de sa queue son aisselle.
 Alors Silamaka rejoignit ses cavaliers,
 ceux-ci se débandèrent, tous sauf Poulorou ;
 le vaillant Peul enfourcha sa monture
 le cou du gros noir toujours serré dans son poing.
 Poulorou n'eut plus qu'à annoncer aux autres
 que Silamaka avait capturé le serpent de Galamani.

Le fils d'Hammadi retourna chez le géomancien.
 Il fit quérir le faiseur de signes magiques.
 Silamaka tenait toujours la tête du serpent,
 Poulorou vint en saisir la queue,
 le magicien le recouvrit entièrement de dessins,
 puis le cordonnier gagna le serpent de cuir
 et le laissa sécher en plein soleil ;
 quand tout fut fini Silamaka s'en ceintura la taille
 et paya au cordonnier dix mille cauris.

1. Samba est un des héros légendaires des Peuls : on chante sa devise dans les moments héroïques.

Le magicien dit alors à Silamaka :
 « Va au marché avec cette ceinture. »
 Le Peul s'en alla au village de Tena,
 la foire y battait son plein,
 il attacha sa ceinture pour en juger l'effet.
 Tout le monde se mit à courir en tout sens,
 hommes et femmes hurlaient sans pouvoir se taire ;
 quatre fois Silamaka recommença,
 quatre fois les gens se débandèrent ;
 alors Silamaka sauta sur son cheval
 et rejoignit Kekei, son village.

Trois griots sont venus de l'ouest,
 ils arrivèrent chez Djenné Veré
 qui habite l'îlot de Bôrigoral¹ :
 « Nous souhaitons que tu nous énumères
 les chevaliers les plus braves de la région. »
 Djenné Veré les reçut courtoisement
 et leur offrit beaucoup de cadeaux ;
 mais les trois griots déclinerent ses dons,
 ils dirent : « Nous ne sommes venus chez toi
 que pour savoir les noms des preux de ce pays
 et non point pour recevoir de l'argent. »

Djenné Veré dit alors : « Nous sommes quatre² ;
 Silamaka Ardo fils d'Hammadi Dikko,
 Hambodédio Hammadi fils de Yelle Dikko,
 moi-même Djenné Veré de Djenné
 et Hamma Alaseyni Gâkoy³.
 Voilà les quatre ardo
 les plus courageux de la boucle du Niger. »

Les trois griots quittèrent Bôrigoral
 et se rendirent auprès d'Hambodédio.
 Ils lui posèrent la même question
 et Hambodédio leur répondit de même
 en commençant par Silamaka.
 Puis ils allèrent chez Hamma Alaseyni Gâkoy
 et lui demandèrent la liste des preux ardo ;
 lui aussi débuta par Silamaka.
 Alors ils le quittèrent et se rendirent à Kekei,
 c'est là que Silamaka tient sa résidence.
 Silamaka les reçut avec beaucoup d'honneurs,

1. Bôrigoral se trouve sur le Bani, à quelques kilomètres de Sofara.

2. Il commence la liste par ordre de bravoure.

3. Dans la montagne, vers Douentza, vers la Haute-Volta.

pour eux il fit étendre des nattes historiées depuis le bord du fleuve jusqu'à sa demeure. Il dit : « Je ne voudrais aucunement que vos talons soient souillés de poussière. » Arrivés à l'endroit où ils devaient passer la nuit, les griots s'installèrent, puis dirent à leur hôte : « Nous venons nous informer auprès de toi pour savoir qui sont les plus vaillants ardo qui règnent sur la boucle du Niger, nous ne sommes ici que pour cela. » Silamaka cita les quatre preux. Les griots dirent : « Silamaka, nous sommes convaincus que tu es le plus brave de tous les quatre car chacun de vous, en citant les autres t'a cité en tête, et toi de même. » Silamaka répondit : « C'est vrai, encore faudrait-il que je m'explique : mon surplus de bravoure n'est qu'une apparence. En effet, ils s'enivrent pour monter à l'attaque, tandis que moi, je ne bois pas ; c'est tout. J'ai donc seulement plus de présence d'esprit mais il n'est pas sûr que je sois plus vaillant ! Mais je n'ai jamais bu et ne boirai jamais. » Les griots lui dirent enfin : « Nous serions désireux d'aller rendre visite à Hambodédio avant de retourner au village. » Silamaka leur dit : « Mandez-lui de ma part que je serai son hôte la semaine prochaine. »

Les trois griots arrivèrent à Goundaka¹, ils trouvèrent cent captifs dans le vestibule, tous armés de gros fusils et montant la garde ; on alla avertir Hambodédio de leur visite. Il ordonna qu'on les introduise auprès de lui ; les trois griots le saluèrent, Hambodédio leur répondit et les combla de mille présents ; ils lui posèrent la même question qu'à ses prédécesseurs, Hambodédio leur fit encore la même réponse. Ils lui annoncèrent alors que Silamaka lui rendrait visite dans la huitaine.

*

Silamaka quitta sa résidence. Il se rendit chez Hambodédio. Quand il fut arrivé, il fit annoncer la visite amicale et fraternelle d'un étranger,

1. Goundaka : village entre Mopti et Bandiagara, et capitale du Kounari ; c'est le lieu de résidence d'Hambodédio Ardo.

mais il prit soin de ne point préciser
qu'il s'agissait de Silamaka en personne.
Silamaka était accompagné
de Poulorou son captif de case.
Hambodédio ordonna qu'on le fasse entrer
et devina¹ que c'était Silamaka.
Poulorou dit pour son maître : « Je suis venu en frère
te faire une visite de paix. »
Hambodédio répondit : « Espèce d'avorton de ta mère,
si tu étais venu pour faire la guerre
tu n'aurais pas eu le temps de voir le trou de Kounari².
Je ne te remercie donc pas d'être venu en pacifique. »
Silamaka se fâcha si fort
que ses côtes saillirent sur son torse,
il avala son souffle,
un jet de sang gicla de sa poitrine.
Les courtisans de Hambodédio ironisèrent :
« Si tu es enrhumé au point
de moucher du sang au lieu de morve,
va te faire une fumigation d'albarcadiés³. »
Silamaka prit Poulorou par la main :
« Partons », dit-il. En sortant il demanda :
« Où sont les bœufs rouges d'Hambodédio ? »
Il croisa un mendiant, mais celui-ci
secoua seulement les oreilles
et déta la de toutes ses jambes.
Mais Silamaka lui jeta une bille d'or :
« Montre-moi où vont paître les bœufs » ;
le mendiant se contenta de cacher son or.
Silamaka lui en jeta une autre,
alors le pauvre guida Silamaka
jusqu'à la mare auprès de laquelle
paissent les bœufs rouges d'Hambodédio.
Ils sont gardés par quatre bergers aguerris.
Silamaka leur dit : « Salut, Peuls, nous sommes venus
pour razzier les bœufs d'Hambodédio. »
Les bergers répondirent : « A supposer
que Poulorou et Silamaka lui-même
accourent armés de leurs lances de feu,
ils ne pourraient, en vérité, razzier ces bœufs !
A plus forte raison, vous ! »
Silamaka dit : « Nous ne sommes ni Poulorou
ni Silamaka, mais nous les razzierons ! »

Parmi les bergers il en est un si téméraire
que sur son crâne il a laissé pousser

1. Car ils ne s'étaient jamais rencontrés.

2. Trou rempli d'eau, au milieu de la ville, où l'on précipite les indésirables.

3. Arbre dont on brûle la résine aux propriétés magiques et médicinales.

une touffe de cheveux appelée « refuge d'espièglerie », quand il parle sa poitrine rugit de crânerie. Il dit : « Jamais les jouvencelles ferobe¹ n'entendront raconter que les bœufs d'Hambodédio ont été volés par des gens de votre espèce ! »

« Ououhouou ! » Silamaka poussa le cri de la razzia et docilement les bœufs rouges le suivirent. Le jeune berger tenait trois lances larges comme des télapias ouverts ; il en jeta une vers Silamaka mais la lance retomba par terre. Silamaka était invulnérable. Les trois bergers et Poulorou regardaient le jeune aux prises avec le guerrier. Il réussit soudain à s'interposer entre le troupeau et Silamaka, mais ce dernier le contourna et le Peul lui lança son deuxième télapia ; Silamaka l'évita ; il lança son troisième ; l'Ardo dit : « Jeune Peul, tu m'as envoyé trois lances et je n'ai rien dit, car je n'ai pas l'habitude de répondre à une provocation, ni à deux, ni à trois ; mais on ne me provoque pas quatre fois. C'est donc à mon tour, enfin, de te répondre. »

Silamaka se dressa sur ses étriers, Soperekagne se cabra tant que sa croupe frôla le sol et sa queue balaya le sable, il brandit sa tête, battit l'air de ses pieds, son corps se raidit comme une poutre entre deux fourches et Silamaka se maintenait sur le cheval comme une gouttière fichée dans un mur tant il était adroit cavalier ! Il tira sur les rênes qui se tendirent comme le fil de la trame du tisserand ; il manœuvra la bête comme un ressort qu'on relâche, il l'éperonna et la projeta comme une motte de terre dans une fronde. La bête heurta le berger, le renversa sur le sol, son crâne s'ouvrit et ses os se réduisirent en tessons de termitière brisée ; Silamaka se mit à piler le reste du corps sous les sabots de Soperekagne, le pauvre berger mourut ainsi plusieurs fois !²

1. Tribu de Sow, Sidibe, etc. — Hambodédio et Silamaka appartiennent, comme presque tous les chefs peuls de cette région, à la tribu des Diallo (ou Dikko).

2. Littéralement : mourut et remourut.

Silamaka se dirigea vers le deuxième gardien ;
celui-ci s'écria : « Ne nous tue pas,
nous sommes tes serviteurs ! »
L'Ardo dit alors : « Conduisez donc ces bœufs chez moi
et vous serez mes bergers fidèles. »
Puis il se tourna vers Poulorou :
« Toi, accompagne-les, Poulorou
car je ne puis être un brigand¹ ;
il faut que je reste ici pour attendre
toutes les conséquences de mon acte :
Si les trente-trois villages de Kounari
se ramassaient pour former une seule main,
je les travaillerais comme le cordonnier, le cuir,
comme le maçon travaille le mur,
comme la potière travaille les pots ! »

Lorsque les animaux défilèrent
derrière le village de Goundaka²,
la femme d'Hambodédio les vit au-dessus des remparts ;
elle cria : « Homme au cou blanc, fils d'Hammadi,
tu as razié mes bœufs rouges pour que je boive du noir ! »³
Tandis que Poulorou emmenait le troupeau
Silamaka tira son sabre et le jeta vers la femme peule :
« Donne cela à ton mari, dit-il,
en signe de reconnaissance ! »

*

Hambodédio fit battre le tam-tam de guerre.
Il se mit à compter les chevaux
qu'il allait envoyer contre Silamaka.
Un ancien du village alors demanda :
« Est-ce qu'un vieillard pourrait placer un mot ? »
Hambodédio répondit : « Oui, si c'est un mot qui ne lui coûte pas la tête. »

Le vieux dit : « Je me suis laissé dire que les raziéurs
ne sont autres que Silamaka et Poulorou,
ce ne sont pas des Peuls vulgaires ! »
Hambodédio rentra dans sa demeure
tu as sorti son fétiche parleur, Sânerou ;
il le saisit, le secoua, le questionna.
Sânerou dit : « N'attrape pas ce qu'on ne peut attraper,
Hambodédio, ne saisis pas ce qu'il ne faut pas saisir ;
car celui qui mettra la main dessus ne le racontera pas ! »⁴

1. En effet l'acte de Silamaka est vengeance et non rapine. C'est une provocation qui répond à la provocation d'Hambodédio.

2. Goundaka : cf. *supra*, p. 17, n. 1.

3. Les femmes d'Hambodédio ne buvaient que du lait de ces vaches rouges, et jamais des vaches noires.

4. C'est-à-dire : en mourra.

Hambodédio rassembla mille chevaux
afin de se lancer à la poursuite de Silamaka.
Ce dernier ne s'était pas fort éloigné de Goundaka.

Il attendait tranquillement, croisant les pieds,
sa lance en main et faisant face au Kounari.

Les chevaux d'Hambodédio s'élancèrent
et firent craquer la terre sous leurs sabots,
mais ces craquements n'ont même pas
fait craquer¹ les doigts de Silamaka ;

il reste assis, les jambes croisées,

il regarde les chevaux accourir,

Soperekagne est debout auprès de lui,

toujours entravé, lavant son mors en bouche².

Un nuage de poussière avait précédé
l'armée d'Hambodédio, Silamaka en fut couvert
avant que la cavalcade ne fût proche ;

il se leva alors, secoua son boubou,

il resserra les sangles de la selle,

il détacha son cheval, piétina le forgeron,

saisit le cordonnier, s'assit sur le bûcheron³,

il lança la bête en lâchant les rênes,

Soperekagne se courba comme un arc,

se ramassa comme un fauve prêt à bondir,

creusa le sol comme le cultivateur

creuse des poquets pour y semer ensuite ;

Silamaka s'écria alors : « Hambodédio,

on ne se rue pas sur un ennemi sans le prévenir,

mais c'est l'un des traits du caractère⁴ de mon cheval

de ne pouvoir supporter la vue d'une cavalcade

sans courir à sa rencontre, je ne puis le retenir ! »

A cet instant, le vieillard de bon conseil

dit à Hambodédio : « Il vaut mieux s'abstenir

d'attaquer un homme de cette envergure

lorsqu'il est en furie, car nous sommes nombreux

et si par malheur il nous mettait en fuite,

la honte en serait pour nous indélébile. »

Hambodédio ordonna à ses hommes d'installer le camp,

Silamaka arrêta son élan et mit pied à terre.

Hambodédio sur les conseils de l'ancien

prit une vieille jument, enfla un boubou

1. Les Peuls adorent ces jeux de mots.

2. Par sa salive.

3. Image pour dire que le cavalier enfile ses éperons, saisit les rênes, et s'assied sur la selle ; tournure de style très fréquente.

4. Silamaka ironise pour vexer davantage son adversaire.

fripé et déchiré, et guidé par un enfant¹
 il se dirigea vers Silamaka ; il dit :
 « Ardo fils de Dikko, toi chef au cou blanc,
 la langue m'a fourché, je te présente mes excuses ;
 je viens te prier de me rendre mes bœufs. »
 Silamaka fit demi-tour et galopa vers Poulorou
 à qui il avait dit de ne pas trop s'éloigner².
 Il fit restituer ses bœufs à Hambodédio.
 Ceci se passa entre Wéli-ngara et Ngouréma³.

*

L'année suivante Da Monzon envoya trois jeunes gens
 pour chercher le prix de l'hydromel à Kekei,
 les trois envoyés arrivèrent chez Hammadi ;
 l'Ardo entra dans la case pour y peser la mesure d'or ;
 Silamaka était au bord du fleuve, y faisant paître son cheval ;
 c'était l'époque où l'étoile Aldébaran⁴ apparaissait dans le ciel.
 Silamaka, lorsqu'il revint, découvrit son père
 occupé à mesurer l'or de l'impôt,
 mais comme il en manquait un peu
 il avait réuni ses notables
 pour tenter de compléter la somme.
 Silamaka lui dit : « Montre-moi l'or
 que vous avez déjà rassemblé,
 je voudrais le regarder. »
 L'Ardo, se doutant de ses mauvaises intentions,
 refusa d'abord ; Silamaka insista ;
 son père, fâché, poussa l'or devant lui
 avec une telle brusquerie que l'or se répandit ;
 Silamaka ramassa ce qui était tombé à terre
 et le rajouta au tas resté intact,
 puis il enveloppa le tout
 dans un pan de son boubou ;
 Silamaka se tourna enfin
 vers les envoyés de Da Monzon
 et s'écria : « Allez dire à votre maître
 que notre or n'est pas une céréale :
 puisqu'il est marmite⁵ son travail est de cuire,

1. Hambodédio se revêt des symboles de l'humilité. Cela exprime ses regrets aussi clairement que ses paroles.

2. Silamaka n'attendait que cette réparation et ce baume pour son amour-propre. Le point d'honneur est sauf, il ne s'obstinera pas, la clémence est une marque de noblesse.

3. Dans le cercle de Mopti, canton de Salsalbe. Hambodédio engendra ensuite Guéladio qui aura des démêlés avec Cheikou Amadou. Cf. HAMPATÉ BA et DAGET, *L'empire peul...*

4. Vingt-huit étoiles : voir publication avec Monod sur le « calendrier solaire ». On s'en sert pour fixer fêtes et transhumances afin de ne pas subir le décalage des onze jours de l'année lunaire (le nouvel an est celui de l'année lunaire).

5. *Da* signifie aussi « marmite ». C'est la manière la plus courante d'insulter le roi de

et que moi je n'ai rien à lui donner à cuire ;
la marmite pas plus que le cuisinier
n'a le droit de toucher la dîme ;
dites donc à Da Monzon qu'à partir d'aujourd'hui
il n'y aura plus de dîme du Macina pour Ségou ;
on la payait quand je n'étais pas né
ou que je n'avais pas encore grandi ;
maintenant je suis né, j'ai grandi, et l'impôt
que versait le Macina cessera de l'être
comme s'il n'avait jamais commencé. »

Les messagers de Da Monzon répondirent :

« Tu as dit quelque chose de très grave, Silamaka,
tu as prononcé une parole importante,
tu as soulevé une lourde affaire ;
empoigne donc bien ce que tu viens de soulever,
car si cela s'échappe de tes mains
cela te fera choir, expatrier, massacrer. »

Silamaka dit : « Vous avez de la chance
qu'il me soit interdit de tuer des messagers,
vous ne seriez jamais retournés à Ségou
et n'auriez eu le temps de transmettre mes paroles ;
je vous aurais tués, broyés et retués
jusqu'à ce que vous eussiez cessé de remuer,
je vous aurais enveloppés dans des feuilles
jusqu'à ce que vous fussiez des cadavres enflés,
je vous aurais enfouis sous la terre
jusqu'à suinter de l'eau, du sang, du pus,
et les interstices de la terre auraient bu
les émanations de votre corps pourri
et le salpêtre aurait consumé votre chair
et la poussière absorbé la poudre de vos os. »

Les trois envoyés rentrèrent à Ségou.

Ils dirent à Da Monzon : « L'enfant terrible
dont nous t'avions parlé naguère a grandi,
il a empêché son père aujourd'hui
de te payer le prix de l'hydromel. »

Da Monzon rit, il se leva,

il entra dans sa case et sortit avec des cordes,

il dit : « Allez donc ligoter¹ ce Silamaka

jusqu'à ce que ses seins pointent comme ceux d'une jeune fille
et amenez-le-moi ainsi ficelé. »

Ségou ; on ironise sur son nom qui a différents sens : « marmite, bouche, porte, chanvre, etc. ».

— Cf. « Da Monzon et Karta Tiéma ».

1. Le roi manifeste ainsi son mépris : il est injurieux d'amarrer un guerrier, un ardo, comme un bœuf.

Les trois messagers galopèrent vers le Macina.

Les cordes à la main, ils dirent à Silamaka :

« Da Monzon nous envoie chercher la mesure d'or. »

Le fils d'Hammadi insulta le père de Da¹ ;

les Bambara voulurent lui répondre,

Silamaka les interrompit : « Attendez, je vais écrire

une lettre de mon cru pour le roi Da Monzon,

ce sera un message des plus explicites ! »

Alors il sauta sur les trois envoyés ;

il coupa la langue du premier,

il trancha l'oreille du second,

il arracha l'œil du troisième.

« Allez donc vous montrer à Monzon

car telle est la lettre que je lui adresse ! »

Les trois blessés se dispersèrent à partir de Kekei

et ne se retrouvèrent qu'au village de Koretama².

Celui qui avait eu la langue coupée

arriva à Ségou le soir vers quatre heures,

il trouva Da Monzon parmi ses courtisans,

il bredouilla, montrant du doigt le Macina,

mais le roi ne comprit mot à ce qu'il disait ;

entre-temps arrivèrent ses deux compagnons ;

l'homme à l'oreille tranchée dit : « J'ai entendu

par mon oreille coupée et par celle qui ne l'est pas

que la mère de quiconque attaquera Silamaka

n'aura mis au monde qu'un cadavre de plus. »

L'homme à l'œil crevé dit à son tour : « J'ai vu

par mon œil arraché et par celui qui ne l'est pas

que la mère de quiconque ira contre Silamaka

n'aura mis au monde qu'un cadavre de plus. »

Da Monzon se fâcha : il cria tellement fort

que les sept vestibules du palais résonnèrent

et que leurs murailles se mirent à trembler.

Da Monzon fit battre son tambour de guerre

si haut que les poissons se troublèrent dans l'eau

et que les oiseaux effarouchés et piaillants

se réfugièrent entre les branches des balanzas³ de Ségou.

Les cavaliers de la région se précipitèrent⁴

et se rencontrèrent à la porte du palais royal ;

Da Monzon choisit les cinquante plus fiers chevaux,

il les fit monter par cinquante preux guerriers,

1. Cela est pire encore que d'insulter Da lui-même.

2. Village de Koretama : près du débarcadère de Diafarabe.

3. La ville est célèbre par ces arbres qui abondent dans la région, au point que c'est un attribut courant dans l'épopée : « Ségou balanzado », Ségou des balanzas.

4. En entendant les cris du roi et le tûbal.

il leur donna cinquante cordes spécialement tressées
et pointant l'index vers le Macina il dit :
« Silamaka ! Qu'on s'en empare et le ligote
si serré que son corps en brûle
et qu'on le charge en travers du cheval
comme un vulgaire sac de mil ! »

Les chevaux transpercèrent Ségou comme des flèches
et de leurs sabots transpercèrent le sol.

La nouvelle en parvint à Silamaka.

« Combien sont-ils ? » demanda le fils d'Hammadi ;

« Ils sont cinquante », lui répondit-on.

Silamaka dit : « Qu'Allah confonde Da Monzon

car il ne peut m'abandonner pour cinquante chevaux ! »

Silamaka pouvait compter à Kekei

sur des hommes de réputation notoire ;

ils sont répartis en cinq compagnies,

chacune composée de cent mors¹ ;

tous sont ses compagnons d'âge,

tous sont du clan de Ferobe.

Mais Silamaka dit à ses cinq cents cavaliers :

« Pour aujourd'hui vous pouvez encore vous reposer.

Poulorou et moi en ferons notre affaire ;

rassurez-vous, votre tour viendra plus tard. »

Il donna l'ordre de seller Soperekagne ;

on le sella si bien que la noble monture

avança le pied pour saluer.

Silamaka piétina le forgeron,

il attrapa le cordonnier,

il s'assit sur le bûcheron ;

Poulorou en fit autant ;

ensemble ils descendirent la pente du village.

Silamaka portait sur lui ses gris-gris de guerre.

A l'ouest de Kekei il y a un tamarinier,

le fétiche de Silamaka est enfoui au pied de l'arbre,

devant pousse un rônier qui fait face à la plaine² ;

c'est dans cette plaine que Silamaka a coutume

d'attirer ses ennemis s'il veut les battre à coup sûr.

Le Peul s'arrêta donc à l'ombre du tamarinier,

les chevaux de Ségou traversaient la plaine de Wougouba.

Silamaka était en train de fumer sa pipe

lorsqu'il vit les chevaux vers lui accourir ;

il mit sa pipe en bouche et tira une bouffée,

il souffla la fumée, en fit un nuage

1. Cent mors = cent chevaux.

2. Cette plaine lui est bénéfique parce que sous l'influence de son fétiche.

qui se divisa en trois autres nuages ;
 puis il avança, Poulorou le serrant de près.
 Les guerriers de Ségou, dès qu'ils les aperçurent,
 se rangèrent en ordre de bataille et chargèrent ;
 leurs flèches fendirent l'espace,
 l'écho répondit en sifflant ;
 Silamaka et Poulorou restaient penchés sur leurs montures
 comme s'ils écoutaient une musique mélodieuse ;
 et Silamaka continuait de fumer sa pipe.
 Leurs ennemis tiraient tant de coups de fusil
 que la poudre forma une nuée barrant la vue,
 un brouillard qui les masquait à leurs adversaires ;
 mais le vent souffla, dissipa le nuage
 et les belligérants se trouvèrent nez-à-nez.

Silamaka et Poulorou pénétrèrent dans la cavalcade
 comme l'aiguille pénètre dans le coton ;
 ils la déchirèrent comme la pirogue fend l'onde ;
 les chevaux de Ségou s'énervèrent, s'entremêlaient,
 Silamaka et Poulorou les dispersèrent une première fois
 puis revinrent dans la plaine de Wougouba.
 La cavalerie se rassembla mais ne put les contenir,
 elle s'enfuit en déroute jusqu'au village de Gandekorbo,
 elle en fut expulsée.

Les Bambara s'entassèrent comme des mouches à Kobikoboro,
 Silamaka et Poulorou les y décortiquèrent,
 ils les prirent en chasse et les écorchèrent
 jusqu'au village nommé « écorchure » [Siro]¹,
 les chevaux de Ségou fuirent jusqu'à Kondo¹
 mais les Peuls y accoururent pour les rouer de coups
 de lances en télapia et de flèches barbelées,
 les chevaux de Ségou se réfugièrent à Konotana,
 Silamaka et Poulorou les en délogèrent.
 Les chevaux de Ségou se cachèrent à Nêne¹
 mais ils n'y ont pas obtenu la paix,
 ils pénétrèrent dans ce village et s'y perdirent ;
 ayant à grand-peine retrouvé leur chemin
 ils fuirent jusqu'à Dierma, ils fuirent jusqu'à Temougou
 mais rien de bon ne les y attendait ;
 durant toute la nuit, ils marchèrent
 jusqu'au village de Goumougatchamare,
 c'est le village où l'on perd la bataille³,
 c'est là que les vaincront Poulorou et Silamaka

1. Jeu de mots : écorchure se dit *siro* ; *kondo* signifie coup de queue de caïman ; *nêne* signifie mère (ils n'ont pas eu la paix chez leur mère).

3. On constate en effet dans l'histoire du Macina cette coïncidence : c'est là que les assaillants perdent la dernière bataille ; les Toucouleurs y perdirent 80 % de leurs troupes, en 1866-1867 sous le règne de Tidjani.

qui a peur de la honte mais point des coups de lance ;
Poulorou en tua treize et Silamaka vingt-sept.
Dix seulement purent rejoindre Ségou
pour apporter la nouvelle à Da Monzon.

Les dix rescapés arrivèrent à Ségou
affamés, tremblants, bouleversés, en lambeaux,
leurs chevaux ayant les sabots déchaussés.
Da Monzon but du soufre¹, il s'enivra de colère,
il fit battre son tambour de guerre
si fort que la terre en craqua,
il rassembla cinq cents cavaliers
pour aller se saisir de Silamaka.
Parmi les guerriers de Ségou il y a un homme
d'une rare beauté et d'un grand courage,
c'est un Fularadio² et le roi Da Monzon
avait en lui une confiance illimitée,
il lui confia donc le commandement de ses *tondyon*.
Au moment de quitter la ville cet homme s'écria :
« O Roi, lorsque j'aurai vu Silamaka
je t'apporterai sa tête pour que ta première femme
s'en serve comme troisième pierre de son foyer,
je te rapporterai ses pieds et ses mains
afin qu'elle puisse en lisser tes habits³
et enfin je te rapporterai sa peau
pour qu'on en fasse un soufflet de forge. »
Et le Fularadio marcha en tête de l'armée
depuis Ségou-les-quatre-villes⁴ jusqu'à Kekei.

Silamaka fut averti de l'arrivée des assaillants,
il rit et se contenta de dire :
« Da Monzon commence enfin à se remuer ! »
Il fit battre son tambour de guerre
et choisit cent cavaliers parmi ses compagnons.

Quand ils entrèrent dans la plaine de Wougouba
le Fularadio dit à l'un de ses *tondyon* :

« Décris-moi donc ce Silamaka. »

Le guerrier répondit : « C'est un homme svelte et clair,
grosse tête, œil rouge, larges oreilles,
il ne voit rien qui puisse l'effaroucher,
il n'entend rien qui puisse le troubler,
il monte un magnifique cheval blanc. »

1. C'est-à-dire : fut rempli de rage.

2. « Foulanié » : en effet Da Monzon faisait éduquer à la manière peule des hommes
de toutes origines et les spécialisait dans l'élevage des troupeaux.

3. On repassait les habits avec des morceaux de bois ou des os.

4. Ségou est divisée en quatre quartiers, on dit couramment en bambara : « Ségou
bougounani ».

Aussi chaque fois qu'il voyait accourir
un grand cheval blanc à longue queue
le Fularadio demandait : « Est-ce là Silamaka ? »
On lui répondait : « non ». Il en vit au moins dix.
Quand le Peul apparut il montait Soperekagne
trouant la terre et mastiquant son mors ;
Silamaka tenait sa lance devant lui,
la grande, celle qu'il nomme sa « moutonnière »,
épaisse et large comme une poitrine d'homme,
il en tient sept autres plus un sabre à sa droite.
Quand le Fularadio l'aperçut de très loin,
il ne demanda pas si c'était Silamaka,
il dit simplement : « Voilà Silamaka. »

L'Ardo arriva sous son tamarinier,
il tira trois fois sur sa pipe, comme de coutume ;
le Fularadio sortit des rangs et fonça sur lui,
Silamaka se porta à sa rencontre,
ils se rejoignirent au milieu de la plaine.
Le Bambara saisit son fusil à deux coups,
se dressant sur ses étriers
il pressa le chien du fusil,
l'oreille s'inclina, alluma le feu
et le communiqua à la poudre,
la poudre s'incendia, se compressa,
remua dans le tuyau de l'arme,
provoqua un tonnerre qui éclata,
les balles se dispersèrent
comme des grains de pluie.
Les balles s'abattirent sur Silamaka,
elles pénétrèrent ses vêtements,
elles ricochèrent sur son corps ;
Silamaka selon son habitude
se tenait légèrement penché
comme s'il écoutait une musique,
le Fularadio recommença son tir,
le Peul demeurait sur son cheval
droit comme une paillote dans un champ,
mais son cheval impatient pilait le sol ;
le Fularadio se fâcha et sortit sa lance,
il en heurta Silamaka : la lance se plia
comme quelqu'un que l'on force
à revenir sur ses pas.
Le Fularadio ayant épuisé
ses balles et ses fers de lance
tira de sa besace une entrave de cheval ;
il voulut en frapper Silamaka ;
alors l'Ardo pour éviter le fouet
réservé aux bêtes et aux captifs, s'enfuit ;

l'homme de Ségou le poursuivit
jusqu'aux portes de Kekei.

Silamaka rentra dans son enclos,
sa sœur vint lui tenir l'étrier
pour l'aider à descendre de cheval ;
au moment où Silamaka mit pied à terre
sa sœur lui dit : « O premier-né de mon père,
aujourd'hui tu as eu affaire à un plus dur que toi ! »
« C'est vrai », répondit Silamaka qui s'empressa d'ajouter :
« mais sa dureté ne durera pas longtemps ».

Poulorou de son côté avait mis en déroute
les cavaliers de Ségou, la lance dans les reins
jusqu'au port de Diaka¹, près de Koole Tyaya.
Sur le chemin du retour il aperçut de loin
le Fularadio courant pour rejoindre ses compagnons.
Tous les deux s'évitèrent, pressés de retrouver les leurs.

Poulorou trouve son chef en colère,
il a refusé son repas, interdit de desseller sa monture,
Soperekagne ronge son mors et le lave dans sa bouche.
Mais le fidèle Poulorou consola son maître,
il lui fit accepter quelque nourriture
et ils mangèrent ensemble à la tombée de la nuit.

Le Fularadio s'en retourna à Ségou
ravi d'avoir pu se mesurer à Silamaka
et d'en être sorti, la tête sur les épaules.
Il se vanta auprès de Da Monzon
d'avoir mis Silamaka en fuite.
Ses compagnons témoignèrent du haut fait.
Après quelques jours de repos mérité
Da Monzon réunit cinq cents cavaliers
et les mit à la disposition du Fularadio.
La troupe s'avança contre Kekei.

Silamaka à l'annonce de l'arrivée ennemie
sortit comme de coutume et se plaça sous son arbre.

Le Fularadio connaît maintenant Silamaka,
il n'a plus besoin qu'on le lui désigne ;
lorsqu'il l'aperçoit il fonce vers lui,
Silamaka en fait autant.

Le Fularadio le mitraille et lui décoche en vain
de grands coups de sabre et de lance ;
il tâte alors sa besace et veut en tirer l'entrave :
Quand Silamaka voit cela, il s'élance de sa selle,

i. Village sur l'affluent du Niger.

saute et retombe en croupe derrière le Fularadio,
 il le saisit à bras-le-corps,
 il pèse de toutes ses forces
 sur la nuque de l'homme ainsi paralysé ;
 alors Silamaka tire son poignard enchanté,
 il en plonge la lame d'or dans le cou du cavalier.
 Le Fularadio portait les cheveux nattés¹,
 douze longues tresses pendaient sur ses épaules,
 chaque tresse s'ornait de trois gros anneaux d'or.
 Silamaka jeta la tête constellée d'or
 de son adversaire dans la mangeoire de son cheval.
 Silamaka remit sa lance à Poulorou,
 il lui dit : « Chasse les cavaliers de Ségou
 et poursuis-les jusque sous les murs
 des plus gros villages bambara,
 l'armée de Ségou était un serpent
 dont le Fularadio était la tête,
 celle-ci est coupée, il ne reste qu'une corde,
 plie cette corde, enroule-la,
 pourchasse-la jusqu'à Ségou,
 compresse-la pour qu'elle ne revienne jamais plus. »

Poulorou prit les chevaux en chasse,
 il les talonna jusqu'au port de Diaka.
 Silamaka revint à Kekei,
 sa sœur vint lui tenir l'étrier comme de coutume.
 Elle dit : « Alors Silamaka, comment cela s'est-il passé ? »
 Il répondit : « Regarde dans la mangeoire de mon cheval,
 je t'ai rapporté un petit souvenir de guerre. »
 La jeune fille introduisit sa main dans l'auge,
 elle y rencontra les longues tresses, les saisit,
 les tira et ramena la tête incrustée d'or.
 Lorsqu'elle vit cette tête la jeune fille prit peur,
 elle la jeta au loin en criant : « Malheur à moi ! »
 Silamaka dit : « Non point malheur à toi
 mais malheur à celui qui possédait ce crâne,
 c'est celui de l'homme qui hier m'a mis en fuite
 pour avoir voulu me frapper avec un fouet
 qui ne sert à battre que bêtes et manants. »
 Silamaka dit encore à sa petite sœur :
 « Dépare ces tresses pour parer les tiennes. »
 Elle répondit : « Coupe donc ces cheveux ! »
 Mais le Peul dit : « Non, c'est inconvenant,
 ce serait trop de lui faucher les cheveux
 après lui avoir fauché la tête ! »
 Pendant ce temps Poulorou avait pourchassé
 l'armée de Ségou ; il revint à Kekei.

1. Coiffure traditionnelle chez les Peuls animistes.

Les chevaux de Monzon avaient rejoint Ségou.
Da entendit un récit différent du précédent,
il apprit à ses dépens que l'affaire de Silamaka
n'était pas une affaire sans importance.
Il fit battre son tambour de guerre,
il envoya mille chevaux contre Kekei.

Silamaka demanda : « Combien sont-ils ? »
Ses griots se mirent à chanter ses louanges :
« Da Monzon a envoyé beaucoup de chevaux,
Silamaka tu es *garba mâma*¹,
Ségou a traversé le fleuve
avec ses grands chevaux agiles
et ils ont noirci la brousse de leur nombre.
Nous demandons à Dieu de veiller sur Kekei durant la nuit,
pendant le jour on l'en décharge et l'on s'en charge ;
Ségou a traversé Senokorbo
Ségou a traversé Gande Korbo
Ségou a traversé Kondomôdi
Ségou a traversé Siromôdi
Ségou a traversé Kaboromôdi
Ségou a traversé Konotâma modi
Ségou a traversé Kuma wêdu,
Toi Kuma, mare pleine de nénuphars,
Ségou t'a traversée toi aussi.
Naguère on en extrayait les fruits,
aujourd'hui ce sont les têtes des guerriers de Ségou.
Naguère les femmes y faisaient la lessive
et sur les rives étalaient leurs pagens blancs,
aujourd'hui c'est la chair grasse
des gens de Ségou que nous étalons
sur les rives de l'étang de Kuma. »

Quand les chevaux de Ségou arrivèrent
à l'endroit où ils pouvaient charger l'ennemi,
Silamaka et Poulorou sortirent du village
et foncèrent sur la cavalerie de Ségou
qui fut prise de panique avant même
que les deux Peuls ne l'aient rejointe.
L'Ardo et le fils de Baba en occirent
un grand nombre et les chassèrent jusqu'à Diaka.
Les deux guerriers revinrent à Kekei,
les Bambara rentrèrent à Ségou en lambeaux.
Da Monzon leva trente-cinq groupes de combat,
chacun est composé de cent cavaliers,
il les lança sur Kekei avec une telle violence
que la nouvelle y parvint avant les chevaux

1. *Garba mâma* : air de musique qui accompagne la victoire, composé en l'honneur d'un très riche et généreux Marka du même nom.

que Ségou a cette fois envoyé une armée
 qui porte ses mortiers sur son dos¹.
 Silamaka fit battre le tambour de guerre,
 il réunit ses cinq unités de combat,
 chaque groupe est composé de cent hommes,
 tous sont du même âge que Silamaka.
 Lorsqu'il les divisa, il lut une inquiétude
 sur le visage de ses camarades,
 il dit : « Quand quelqu'un a préparé une mauvaise bouillie,
 il est juste qu'il en prenne la première calebassée.
 Comme c'est moi qui ai apprêté ce plat-ci
 attendez-moi, que je voie quel en est le goût. »
 Avec Poulorou il fonça sur les Bambara,
 il fut comme un lion dans un troupeau de chèvres,
 il les mit en fuite et en tua beaucoup.
 Ils rentrèrent à Ségou et Silamaka au Macina.

Mais couché sur son lit, le Peul se prit à réfléchir
 sur le grand nombre d'hommes qu'il avait fait périr
 et se mit à douter des conséquences de ses actes.
 Le lendemain matin il appela un devin
 et lui dit : « Regarde quelle va être ma fin. »
 Le voyant vit sur son thème géomantique
 la mort très prochaine de Silamaka ;
 mais il lui dit d'abord : « Silamaka, j'ai vu
 les Macinanké en fuite et tu les conduisais ».
 Le Peul décocha un coup de pied au magicien :
 « Charlatan, tu n'as vu que mensonge ! »
 Le devin lui répondit : « Puisque tu n'as pas peur,
 c'est vrai que j'ai vu fuir le Macina
 mais c'était en enjambant ton cadavre. »²
 Silamaka dit : « Maintenant tu dis la vérité
 car tu ne verras jamais, au grand jamais,
 le Macina en fuite et moi en tête.
 Il est possible que la révolte du Macina
 ne cesse que lorsque j'aurai cessé de vivre,
 mais il ne sera pas dit que Silamaka
 aura conduit ses hommes dans la déroute. »

Alors les chemins furent coupés
 entre Ségou et le Macina.
 Da Monzon fit chercher ses marabouts
 et en fit venir d'autres de pays lointains.
 Il leur dit de composer un charme

1. Cela signifie que les guerriers de Ségou sont décidés à vaincre coûte que coûte, car ils ont même emporté leurs ustensiles de cuisine.
2. Adresse du devin qui pour annoncer une mauvaise nouvelle a pris la précaution d'en inventer d'abord une autre pire, tout au moins pour l'orgueil de l'Ardo.

pour qu'on puisse enfin vaincre Silamaka.
Les magiciens consultèrent le destin ;
ils dirent à Da Monzon : « Tu nous donneras
un jeune captif albinos non circoncis,
tu nous donneras une jument albinos,
tu nous donneras un taureau tout noir ;
ce taureau sera bien amarré
et hissé au-dessus d'un rônier,
on l'y dépècera, on y cuira la chair,
on l'y mangera, on en pilera les os
dans un mortier, qu'ils deviennent farine ;
cette poudre servira à empoisonner une flèche
et cette flèche pourra tuer Silamaka. »

Da Monzon fit donc construire une estrade,
il en fit entourer un rônier,
il fit tisser les branches en forme de cage,
le taureau noir y fut hissé et égorgé,
on procéda selon le rite des magiciens,
puis on trempa la flèche dans la mixture ;
l'albinos incirconcis en fut armé ;
il enfourcha la jument albinos
et fut à son tour envoûté par les sorciers :
« Enfant albinos monté sur cheval albinos,
et conduit par un homme également albinos. »¹
On fit grimper l'enfant sur le tamarinier
sous lequel Silamaka a l'habitude
de se reposer avant la bataille.

Da Monzon fit déclarer la guerre à Silamaka,
le Peul organisa une danse de guerre
pour préparer l'attaque sublime du lendemain.
Mais il ne mit pas au courant Poulorou ;
il l'appela et dit : « Qui sera mon messenger
auprès d'Hambodédio, beau-fils de Da Monzon ? »²
Il confia donc une lettre à Poulorou
et l'envoya chez l'Ardo du Kounari.
Lorsqu'il eut ainsi éloigné son captif,
il ordonna de battre le tambour de guerre.
Silamaka entra dans la ronde et déclara :
« Il n'est pas d'usage pour un patricien
d'entrer ainsi dans le cercle de la danse
et cependant aujourd'hui je danserai
car ce sera ma dernière danse,
demain je ne serai plus qu'un cadavre
et j'ai éloigné mon fidèle Poulorou

1. L'albinos est considéré comme bon médium, et devient ici fétiche vivant.
2. Hambodédio avait épousé la fille de Da Monzon.

dans le seul but qu'il ne me voie point mourir. »
 Poulorou emporta donc la missive
 sans comprendre que son maître l'écartait à dessein.
 Hambodédio lorsqu'il reçut la lettre
 appela quelqu'un pour la lui lire :
 « De la part de Silamaka Ardo fils d'Hammadi
 à l'intention d'Hambodédio fils de Pate,
 fils d'Hammadi, fils de Yelle, chef de Kounari,
 apprends que moi Silamaka
 je me suis révolté contre Ségou,
 je l'ai combattu et battu plusieurs fois,
 mais demain je dois mourir,
 je lui livrerai mon dernier combat.
 Je te confie le pays du Macina,
 agis en sorte que les Peuls
 ne soient point emmenés en captivité
 et qu'on ne s'en aille point les vendre
 au marché comme du vil bétail ;
 tu es le beau-fils de Da Monzon,
 ce roi n'a rien à te refuser.
 J'ai envoyé Poulorou auprès de toi
 afin qu'il ne meure pas avec moi et me survive. »

Lorsque vint le jour, l'armée de Ségou
 était arrivée juste en face de Kekei.
 Silamaka fit seller son cheval comme d'habitude¹,
 il sortit comme il avait l'habitude de sortir,
 il vint se placer à l'ombre de son tamarinier,
 il fit face à Ségou, il tira sur sa pipe,
 puis fonça sur la cavalerie ennemie
 qu'il mit en fuite comme d'habitude ;
 il vint se reposer sous le tamarinier.

Alors les cavaliers de Ségou se demandèrent
 pourquoi l'enfant dissimulé dans l'arbre
 n'avait pas tiré sur Silamaka.
 Et tous se mirent à inspecter
 le tamarinier sous lequel il se trouvait.
 Le Peul comprit qu'il y avait une chose insolite.
 L'enfant avait bien essayé
 à trois reprises de tirer sa flèche
 mais la peur le paralysait.

Alors Silamaka leva les yeux,
 il vit l'enfant, l'enfant trembla,
 la flèche lui échappa des mains,

1. Jusqu'au bout le griot insiste sur le calme, le détachement de Silamaka, même devant la mort.

elle blessa Silamaka,
 elle frappa sa hanche,
 elle le transperça jusqu'à la selle.
 L'enfant tomba comme un fruit mûr,
 Soperekagne piétina son corps.
 Lorsque la flèche atteignit Silamaka,
 le poison monta dans ses veines,
 il se sentit pris de vertiges
 mais son cheval fila vers le village,
 comme s'il avait compris que son maître allait mourir,
 afin que son corps ne reste entre les mains des ennemis ;
 il l'emporta jusqu'à la porte de son enclos,
 c'est là que Silamaka expirant s'écroula.
 Les cavaliers adverses exultant de joie
 retournèrent près de Da Monzon à Ségou.
 Ils lui annoncèrent : « Silamaka est mort,
 le Macina nous appartient derechef ! »

Quand Hambodédio eut fini de lire la lettre
 et que Poulorou en eut compris le contenu,
 il prit immédiatement le galop pour Kekei.
 Il s'écriait : « Malheur à moi, car Silamaka
 va passer sans moi sa première nuit dans l'autre monde. »
 En arrivant il trouva l'irréparable.
 Il dit : « Aujourd'hui j'ai perdu mon maître,
 celui auquel j'appartiens mais qui jamais
 ne m'a fait sentir que j'étais son captif
 toute sa vie durant, sauf à trois reprises.
 La première fois c'était lorsque nous partîmes
 pour saluer Djenné Veré à Bôrigoral ;
 Djenné Veré était un preux réputé,
 il possédait aussi de grands biens,
 le salut de Silamaka le combla de bonheur,
 il acheta des bottes pour cinquante mille cauris,
 il les offrit à son maître qui me les confia.
 Je voulus les essayer, mais Silamaka me dit :
 ' N'élargis donc pas mes bottes ! '
 Ce jour-là Silamaka m'a fait comprendre
 que je n'avais pas le pied fin d'un patricien.
 La deuxième fois nous allions nous baigner,
 soudain nous vîmes arriver des gens d'importance
 devant qui nous étions contraints à la pudeur ;
 Silamaka me dit alors : ' Cache ton sexe avec tes mains
 et va me chercher mes vêtements. ' — Là encore
 il m'a fait sentir que j'étais un captif :
 je devais me montrer nu alors qu'il restait dans l'eau.
 Et la troisième fois c'est aujourd'hui ;
 Silamaka sachant qu'il allait mourir
 n'a pas voulu que j'assiste à son trépas

et il m'a dépêché vers Hambodédio ;
il m'a bien montré que j'étais son captif
en m'empêchant de partager son sort. »

Da Monzon envoya mille chevaux
avec l'ordre de razzier Kekei.
Poulorou sella sa monture,
il alla remercier la famille de son maître
et prendre congé de ses propres parents.
Il pleurait. Il dit : « Il est temps maintenant
que j'aille rejoindre Silamaka. »
Il prit leurs deux enfants et les mit en croupe,
celui de Silamaka devant lui et le sien derrière.
Il tient la lance enchantée de Silamaka,
il fonce ainsi sur les mille chevaux de Ségou,
il les divise en deux groupes,
il en poursuit cinq cents et cinq cents le poursuivent,
il se trouve ainsi en plein milieu des mille chevaux.
C'était le moment où le soleil se couchait
et la nuit les avala tous, on ne sut jamais
où la cavalcade avait disparu.
Ces mille chevaux dans la légende
montèrent dans le ciel avec Poulorou.
Et aujourd'hui quand les nuages marchent,
quand le tonnerre tonne et que les pluies dévalent,
quand la foudre éclate et que l'écho répond,
les Bambara disent : « Voilà Poulorou
qui pourchasse encore les cavaliers de Ségou. »

L'Ardo Hambodédio se rendit à Ségou,
il pria Da Monzon afin que le Macina
ne soit point réduit en esclavage : il accepta.
Et c'est ainsi que les Macinanké échappèrent
à la captivité sous l'empire de Ségou.